



Curriculum, évaluation et... poésie Jacques Cortès Président du GERFLINT

*Pour un Chinois, le papier est un espace vital. Il s'y meut comme dans l'univers.
Par-delà les mots, il y a la musique des vers.
Ce qu'il y a de beau dans la création artistique c'est justement cette part féminine,
cette musique qui n'en finit pas de chanter*
François Cheng

C'est avec le plus grand plaisir que j'ai accepté l'honneur d'écrire cette préface pour le numéro 7 de notre revue consacré au vaste et même redoutable problème que pose l'élaboration d'un **curriculum**. La racine de ce mot est évidemment latine : *curro* signifiant l'idée d'une course ou trajectoire envisagée dans sa globalité temporelle, comme l'indique bien l'expression familière **Curriculum vitae**, réduite traditionnellement à **CV**, désignant rétrospectivement, à un moment donné de la vie, l'ensemble du parcours socioprofessionnel effectué par une personne présentant un dossier de candidature à un poste vacant. Ce dossier, dûment constitué d'un ensemble de pièces réglementaires, fera l'objet, de la part de la Commission officielle représentant l'institution sollicitée, d'une évaluation déterminante (positive ou négative) pour l'avenir du demandeur. On trouve là, métaphoriquement, des similitudes plus ou moins proches des curricula scolaires et universitaires, à ceci près que le regard, avec ces derniers, n'envisage plus le passé vécu et une compétence déjà là, mais un avenir à construire en plusieurs temps : *finalités - suite d'objectifs- trajectoire(s) - évaluation*. L'idée fondamentale de *course, parcours, programme, gradation, apprentissage, modularisation, syllabus, cursus* (terme ayant également *curro* pour origine étymologique)... est donc au cœur du débat ouvert dans ce numéro.

On aurait sans doute pu se contenter de *programme*, comme le faisait encore, en 1976, le *Dictionnaire de Didactique des langues* de Coste et Galisson, mais il semble qu'une sorte de fringale terminologique se soit emparée, ces dernières décennies, du domaine de l'enseignement/apprentissage des langues, et que chacun, pour des nuances sémantiques infinitésimales (voire purement imaginaires), y soit allé de sa petite coquetterie lexicale sans qu'il en résulte obligatoirement un apport fondamental pour ce que l'on veut dire et faire comprendre à nos petits élèves ou disciples en matière de formation scolaire et/ou universitaire.

A certains égards, *curriculum* est donc un élégant et solide latinisme à finalité esthétique ou littéraire, même si d'évidence, le mot nous est revenu en France *via* la linguistique appliquée anglo-saxonne. Il serait en effet difficile de parler d'introduction d'un nouveau sens en remplaçant *programme* par *curriculum* ou *curriculum* par *syllabus*, ou *syllabus* par *cursus*, et ainsi de suite. Pour n'importe

quelle discipline, toute avancée souhaitée est traditionnellement marquée dans une terminologie se voulant savante, novatrice et roborative. C'est là une vieille habitude que le temps n'est jamais parvenu à émousser¹. *Curriculum* (au demeurant excellent vocable auquel je n'ai personnellement rien à reprocher) s'inscrit dans cette veine-là. Me revient en mémoire, en parlant ainsi, un illustissime prédécesseur, Roman Jakobson, qui, en 1952, concluant une Conférence d'anthropologues et linguistes, qui s'était tenue à l'Université d'Indiana, abordait de façon très souriante la question des néologismes qu'il avait entendus tout au long de la session, ce qui l'avait sans doute un peu agacé² : « *je continue à suivre le conseil de mon regretté maître Pechkovsky : « Ne chicanons pas sur la terminologie, disait-il, si vous avez une faible pour les néologismes, employez-en. Vous pouvez même appeler ceci « Ivan Ivanovitch » du moment que nous savons tous ce que vous voulez dire ».*

Cela est d'autant plus vrai que les lecteurs de notre revue sont chinois et qu'ils ont donc, en ce qui concerne l'écriture et l'organisation phonologique d'une langue occidentale comme le français, un rapport dont François Cheng nous dit - en prenant à témoin son propre exemple - qu'il est d'une complexité redoutable (ce qui ne saurait nous surprendre). Je vais donc laisser provisoirement de côté la question du curriculum pour évoquer ce « choc culturel » qu'éprouve tout Chinois confronté à l'étude de la langue-culture française. Je m'appuierai prudemment pour cela sur une analyse aussi fidèle que possible d'une conférence prononcée par François Cheng à l'Université de Rabat (Maroc) en 1981³. La référence à notre illustre académicien franco-chinois s'explique par au moins deux raisons : d'abord, l'immense admiration que m'inspire son œuvre et sa personnalité, mais ensuite également le rôle prestigieux qu'il a récemment tenu comme parrain, en 2012, de *l'Année de la langue française en Chine*.

Lui rendre ici hommage c'est simplement le remercier de l'espoir qu'il incarne par sa dualité même. Dès lors qu'un homme né en Chine peut devenir Français et académicien, quel défi au fameux « choc des civilisations » de Samuel P. Huntington⁴. La sombre menace du pire, dès lors, ne peut plus que s'incliner devant la possibilité ensoleillée du meilleur. François Cheng, dans cette communication de 1981 (plus de trente ans déjà) commence par évoquer « *l'aventure de la langue chinoise* » avant d'en venir à l'expérience qu'il a été amené à vivre en arrivant en France fin 1948, alors qu'il n'avait que 19 ans et une connaissance absolument nulle de la langue française. Il me semble que ce sont là des faits susceptibles d'éclairer les finalités de ce numéro de *Synergies Chine* à visée curriculaire.

Ce qui est important - en tout cas pour quelqu'un comme moi qui ignore tout de la langue chinoise - c'est que celle-ci, dès l'origine, nous dit François Cheng, « *a connu une sorte de bilinguisme à l'intérieur d'elle-même, du fait de l'existence d'une écriture idéographique indépendante de la parole* ». Et le caractère magique qui résulte de cette rupture entre le support écrit et la compréhension par l'oreille, c'est l'aboutissement du chinois scriptural « *à un langage poétique où chaque signe en soi, par sa structure idéographique, constitue une interprétation du monde, une manière d'être (.) où l'organisation de l'ensemble des signes obéit moins aux contraintes syntaxiques ordinaires*

qu'aux grandes lois qui régissent la cosmologie chinoise ». Autant dire que cette langue idéographique - comment s'en étonner ? - a pu être considérée comme sacrée. Pendant des millénaires⁵, elle a participé du « *secret primordial de la création* », croyance (et même certitude) suscitant, affirme Cheng, « *un état de confiance quasi euphorique* » dans un système symbolique de représentation que tout Chinois cultivé était dès lors amené à considérer comme « *d'origine divine* ».

Mais au IV^{ème} siècle après J.C, un événement considérable, un choc même, se produisit « *lorsque par le bouddhisme indien les Chinois ont rencontré le sanscrit* », langue totalement différente puisqu'elle était à transcription phonétique. De là à « *phonétiser le chinois* » il n'y eut qu'un pas qui fut rapidement franchi, de nombreux chercheurs se lançant dans des travaux visant à dégager les phonèmes de base de leur langue⁶. Cette évolution vers la romanisation, pour importante qu'elle ait été et qu'elle reste, n'a en aucune façon fait oublier, souligne François Cheng, « *que toute la culture chinoise, dans sa démarche, a été façonnée par l'écriture idéographique* ». Et il le montre sur bien des points : « *Outre le langage poétique qui a déterminé toute une philosophie et toute une littérature, d'autres pratiques signifiantes, et non des moindres, telles la calligraphie, la peinture, voire l'architecture, ont eu pour matrice l'idéogramme* ». Le sanscrit et la romanisation ont donc certainement « *secoué la langue chinoise* », souligne François Cheng, mais il reconnaît aussi qu'ils l'ont enrichie « *à plusieurs niveaux : lexical, syntaxique, imaginaire* » mais sans compromettre le souffle immémorial et primordial des origines.

Ce qui me frappe lorsque je lis et relis la communication de François Cheng sur son bilinguisme franco-chinois, c'est l'idée - comme il le dit lui-même dans la discussion qui a suivi sa conférence - que « *la pensée chinoise est ternaire* ». « *Pour un Chinois, dit-il, dans une structure donnée, la circulation ne peut se faire que s'il y a un troisième terme. Ainsi, entre le Yin et le Yang, le vide ; entre Homme et Terre, le Ciel , etc. C'est ainsi qu'il cherche à résoudre le problème du double et de l'Un* ». Placé entre le choix millénaire d'une écriture sacrée mais « *encombrante (sic) qui ne se contente pas d'être une docile servante de la parole simple et directe* », et celui nouveau d'une romanisation permettant d'écrire « *comme on parle* », la Chine s'est presque trouvée contrainte d'opter pour ce qui lui apparaissait comme la marque de l'efficacité, à savoir cette écriture occidentale qui, par sa linéarité et sa fonctionnalité, semblait être l'explication d'une supériorité sur laquelle certains extrémistes du modernisme souhaïtaient s'aligner. Cela dit les racines de la pensée chinoise, nous allons le voir , ont bien résisté aux utiles fécondations occidentales.

Un troisième terme, en effet, apparut assez vite. Entre tradition et romanisation, la **poésie**, vint rétablir l'équilibre. D'une part, il apparut peu à peu que « *l'écriture idéographique se révélait tout à fait apte à résoudre les problèmes de la terminologie scientifique* » ; d'autre part on s'aperçut que le bilinguisme interne de la Chine exerçait une indéniable influence sur « *les poètes occidentaux modernes qui ont été marqués par le langage poétique chinois ; Claudel, Segalen, Michaux, Saint-John Perse, Pound, les imagistes américains, White, ainsi que, de façon indirecte d'autres poètes* ». Une fécondation

réci-proque se produisit qui ne pouvait que modifier de façon cardinale la vision que l'on se faisait jusqu'ici de l'écriture tant idéographique que phonétique, l'une et l'autre ayant ce pouvoir mystérieux d'établir un rapport d'une richesse infinie entre le langage et le vécu de l'homme, une richesse comportant aussi ses joies et ses peines, ses découvertes et ses refoulements, ses conquêtes et ses déchirures.

François Cheng évoque, de façon émouvante sa propre situation d'apprenant (sur le tard) d'une langue, le français, qui mobilisa « *sa part lucide, raisonnable, sans cesse analysante de lui-même* », situation en lutte contre « *cette autre part (nourrie par la langue chinoise) chargée de désirs, de fantasmes et de tout le passé vécu* », cette langue qu'il ne parlait plus que rarement et dont il ne pratiquait plus l'écriture. Et cela l'amena à la touchante confiance suivante : « *Un abîme se creuse au milieu de mon être : une langue que je possède mais dont je ne me sers pas, cependant que je suis possédé d'une autre langue, présente, qui trace en moi des limites que je sens ne jamais pouvoir franchir* ».

Cette situation duelle aboutit donc à un nouveau bilinguisme, externe celui-là, entre langue maternelle, le Yin (« *une mère rêvée, dépossédée et muette* ») et le français, le Yang, représentant l'autorité paternelle (« *avec toute la relation d'amour-haine que cela implique* »). Le fameux troisième terme, c'est donc **la vie**, une vie plus riche encore avec, ontogénétiquement, l'éclosion de la sensibilité à l'aspect linguistique de la poésie chinoise mais aussi, par appropriation ou mieux, par acculturation, la perception de plus en plus nette des voix profondes, rythmes et images occidentaux (Hölderlin, Rilke, Baudelaire, Rimbaud, Laforgue, Mallarmé, Apollinaire etc.) qu'il traduit passionnément en chinois. « *D'une langue à l'autre, d'une vie à l'autre - écrit-il - n'y-a-t-il pas aussi une vérité à vivre dans ce transbordement même ?* ». Je pense, après l'avoir lu et relu qu'il est impossible d'en douter.

Et c'est à partir de là que je souhaiterais - mais très prudemment - boucler la boucle en revenant - très en amont du concept - sur l'idée d'un curriculum à imaginer pour l'enseignement-apprentissage du français en Chine. Ce qui ressort du rapide parcours que je viens d'effectuer, c'est, en même temps qu'une soif de rationalité, l'importance immense de la poésie en Chine. Les idéogrammes chinois libèrent ceux qui les connaissent et les pratiquent, de toute pesanteur systématique. Pas de syntaxe désinentielle comme en latin ou en russe et encore moins de syntaxe de position comme en français. On peut placer les idéogrammes dans l'ordre que l'on veut et les inscrire dans un imaginaire infini. Familiariser l'apprenant chinois à la rigueur syntaxique du français est certainement l'ouvrir fort utilement à « *la part analysante* » de lui-même évoquée par Cheng, mais il faut continuer à cultiver chez lui « *l'autre part de lui-même* », celle qui est nourrie par sa culture, par son vécu, par ses désirs et fantasmes sans lesquels, comme l'écrit Cheng dans son tout dernier roman⁷ « *un corps qui ne se transmue peu à peu en âme n'est plus à la longue que dépouille séchée au vent* ».

Pendant un long séjour au Japon, il y a une quarantaine d'années, j'ai eu la chance de travailler dans la même université que le Professeur Shintaro Suzuki

rendu célèbre par sa traduction en Kanji (idéogrammes empruntés au chinois par le Japon) de la poésie de Mallarmé. Comme je lui faisais part de ma surprise devant un tel prodige, le Professeur Suzuki m'expliqua qu'il avait simplement tenté de rendre en écriture idéographique l'atmosphère très particulière d'un poème de Mallarmé et que la liberté de positionnement et de lecture des idéogrammes avait rendu certainement la chose assez intéressante pour mobiliser l'attention des lettrés japonais. Mais j'eus l'impression, en l'écoutant, que, par pudeur sans doute, il ne me disait pas tout, occultant le troisième terme, la page blanche, le vide, l'imaginaire, les circonstances, le vécu, la force créatrice qu'il lui avait fallu mobiliser pour lancer, entre Mallarmé et lui, un pont capable de franchir des limites que seule la poésie permet d'anéantir au sens propre de ce verbe.

Je terminerai par une conclusion volontairement naïve : dans toute construction de curriculum ou programme d'enseignement/apprentissage du français en Chine, on peut convoquer toute la logique et toute la science linguistique et didactologique du monde sous une seule réserve, mais elle est capitale : ne jamais oublier « *le Vide suprême* » dont, nous dit François Cheng, l'apport est double : « *En tant qu'origine, il assure l'unité ; en tant que force motrice animant toutes choses, il permet à celles-ci d'accéder à la vraie transformation* ». Cette force créatrice majeure, on l'a compris, c'est la poésie à laquelle, en Chine, tout curriculum doit objectivement donner la part du Tigre.

Je remercie l'équipe d'encadrement de *Synergies Chine* qui assume avec une belle régularité, le développement d'une publication de grand niveau et j'inclus dans ces remerciements mes collègues et amis des Services Culturels de l'Ambassade de France, Philippe Mogentale et Didier Hetet, pour leur mobilisation et leur soutien.

Notes

¹ Ce n'est pas tout à fait vrai. Saussure, Bally, Jakobson, Benveniste, Martinet et bien d'autres encore... ne cherchent jamais à surprendre et puisent volontiers dans le langage courant la désignation écrite et vocale de certains concepts d'acception plus ou moins délicate. L'important est moins dans le mot que dans la définition qu'on en donne. Voir note 2 ci-dessous. Ce qui fait problème ici, c'est la marée des synonymes du mot **curriculum**. Elle peut donner l'impression que le problème est plus compliqué qu'il ne l'est dans la réalité. D'où un effet répulsif tout à fait regrettable.

² Roman Jakobson, *Essais de Linguistique générale*, Editions de minuit, 1963, Paris, p.30

³ Cette magnifique conférence, intitulée « le cas du chinois », a été publiée dans *Du Bilinguisme*, Chez Denoël, en 1985 (ISBN 2-207-23051-1), pp. 227-242. Présentation d'Abdelkébir Khattibi. Tzvetan Todorov participait aux journées de travail qui ont eu lieu du 26 au 28 juin 1981 à l'Université Mohamed V de Rabat. L'ensemble de nos citations (toujours en italiques) sera pris dans ce texte. Comme il est relativement court, il n'est pas utile de multiplier les notes finales sauf pour apporter un élément explicatif particulier.

⁴ Samuel Phillips Huntington, *The clash of civilizations and the remaking of World order*, New York, Simon and Shuster, 1996, ouvrage traduit en français en 1997 et publié chez Odile Jacob, Paris, sous le titre *Le choc des civilisations*.

⁵ François Cheng considère que l'écriture idéographique indépendante de la parole a *approximativement* régné en Chine du III^{ème} millénaire avant JC au IV^{ème} siècle après JC.

⁶ Parmi les plus illustres contemporains de cette science linguistique chinoise, je ne saurais occulter l'apport considérable de Yuen-Ren-Chao (1892-1982) et notamment, en sa double qualité de musicien et de linguiste, sa contribution à la description phonétique d'une langue où les tons jouent un rôle musical considérable. On lui doit, notamment, une contribution décisive à la mise en place d'un système de romanisation du chinois (*Gwoyen Romatzyh*) et un grand article « The non-uniqueness of phonemic solutions of phonetic systems » publié dans *Readings in Linguistics I* (les développements des linguistiques descriptives en Amérique, de 1925 à 1956), ouvrage édité par Martin Joss aux Presses de l'Université de Chicago, un Martin Joos véritablement en admiration devant la science et la subtilité des analyses de Yen-Ren-Chao qu'il commente ainsi (op.cit. p.54) : « *Chao can do nothing badly* » because « *his work always pleases everybody, which, to my Knowledge is either true or nearly so* »

⁷ François Cheng, *Quand reviennent les âmes errantes*, Albin Michel, 2012, p.123.